

MORILITE ET FLEXIBILITE CHEZ LES NOMADES

L'exemple des Moken : Pour survivre vivons flexibles.

Jacques IVANOFF

(E.C.A.S.E. - ER 298 - C.N.R.S.)

PRESENTATION : les données de la mobilité...

L'espace social dans lequel évoluent les Moken s'épanouit selon un axe Nord-Sud le long des côtes Sud-Ouest de la Birmanie et de la Thaïlande. Les côtes découpées, entrecoupées de mangrove, les quelques 400 îles

derniers échangeaient du riz, du tabac, de l'alcool, des vêtements contre les coquillages, holoturiers ou tout autre produit de la mer pouvant créer un bénéfice. La mobilité des nomades est donc liée à leur petit nombre, à leur répartition en flottilles, à leur vaste territoire, à l'éclatement des sous-groupes à la saison sèche, à l'exogamie des îles et aux présences étrangères. A ces raisons externes d'organisation et d'adaptation aux conditions climatiques et humaines s'ajoutent des raisons internes que nous dévoileront les mythes.

...et de la flexibilité.

Les nomades ont résisté et conservé leur mode de vie et leurs croyances, à travers les péripéties de leur histoire mouvementée. Cette survie est la plus grande réussite à mettre au compte de la culture moken et nous verrons que la flexibilité en fut le moteur. Survivre aux marchands d'esclaves, au prosélytisme musulman, aux Anglais, et à leur tentative de taxation donc de sédentarisation, aux missionnaires, aux Japonais qui les regroupèrent autour des mines d'étain durant l'occupation n'est pas une mince affaire, et cet exploit, inégalé dans la région, aurait dû donner aux Moken une reconnaissance et un rôle plus important.

Mais voici que, depuis peu, s'affirment deux puissances dans l'archipel : la Thaïlande et la Birmanie. Les Moken se trouvent confrontés à des problèmes insolubles tels les frontières, limitant leur mobilité, les cartes d'identité, l'installation de "colons" sur "leurs" îles, sans compter les problèmes d'idéologie posés par les choix politiques divergents des deux pays, et auxquels les nomades ne comprennent strictement rien. Ce qu'ils comprennent parfaitement, par contre, ce sont les bâtiments militaires qui croisent dans leurs eaux en les menaçant, les rançonnant. Quand les autorités voulurent protéger leurs frontières, elles se trouvèrent confrontées au peuple des îles. Devant la non violence, le petit nombre et le misérabilisme des Moken, les autorités renoncèrent à s'occuper d'eux, à leur reconnaître un rôle politique. Ce relatif désintérêt leur donna un dernier répit. C'est la flexibilité qui permet aux nomades de survivre sans abandonner les biens les plus précieux de leur culture. L'arrivée des

colons sédentaires, les contraintes administratives, policières et culturelles que les puissants exercent sur les Moken, les saisons, forcent les Moken à une certaine souplesse et perméabilité. Les degrés d'élasticité de cette flexibilité de la culture sont, là encore, déterminés par des moyens et des limites données dans les mythes.

I - UNE MOBILITE FONCTION DES SAISONS...

Les pluies qui s'abattent de mai à octobre rythment la vie des habitants de l'Asie des moussons et donnent aux Moken un mode de vie semi-nomade : elles transforment des nomades en sédentaires. Cette mousson qui règne en souveraine incontestée durant plusieurs mois est mal supportée par les nomades car c'est une période de disette et d'épidémie. Dès le mois d'avril on songe à élever, au sommet des plages, des maisons sur pilotis, qui, de temporaires tendent à devenir permanentes. Ces maisons que les Moken appellent eux-mêmes des poulaillers n'ont aucune valeur affective et sacrée à la différence de leurs bateaux qui requièrent toute leur attention et tous leurs soins. Les bateaux, conçus pour durer de nombreuses années, sont bien les demeures principales des nomades. Ils peuvent atteindre onze mètres de longueur et sont conçus pour abriter une famille nucléaire. Tout, à bord, est prévu pour assurer l'autarcie (réserve d'eau, cuisine, cale aux provisions...). A la mobilité des flottilles s'ajoute la mobilité des différentes cellules, indépendantes si besoin est, qui la composent.

L'alternance des saisons exercent des forces contradictoires mais cependant complémentaires sur la société : force centrifuge à la saison des pluies et force centripète à la saison sèche. Les sous-groupes éclatent à l'arrivée des beaux jours en flottilles. Chacune de ces flottilles, placée sous l'autorité d'un *potao*, un ancien, correspond à une famille étendue. Elles possèdent chacune leur aire de nomadisme propre dans laquelle elles se déplacent plusieurs mois. L'éclatement et la dispersion de la saison sèche créent une mobilité maximale, permettant de produire et de se protéger du monde extérieur. Seule, la saison des pluies peut regrouper les nomades. Alors, pour survivre à la sédentarisation, les Moken ont besoin d'unité et de solidarité face à un extérieur, humain et naturel, menaçant.

L'unité éclatée du sous-groupe se reconstruit à l'approche des pluies, autour d'une hiérarchie religieuse placée sous les ordres du chamane et leader. Hiérarchie et solidarité du groupe réuni sont les conditions nécessaires de la sédentarisation où l'intégrité psychologique du nomade est mis à rude épreuve. En effet, la terre est pour les Moken un lieu de résidence des bons et surtout des mauvais esprits, un lieu où aucune mobilité ne leur permet d'éviter les contacts.

Cette force centrifuge s'organise dans un premier temps autour des poteaux aux esprits, présents sur toutes les îles de résidence "autorisées", c'est-à-dire sanctionnées par la tradition. Sur toutes ces îles, existe une montagne, habitat-symbole des génies des lieux. Au cinquième mois lunaire, une grande fête réunit les flottilles autour de leur chamane. Elles participent au drame qui renoue les nomades à leur histoire, à leurs croyances. C'est le moment privilégié pour l'observateur. Apparaissent alors, les véritables clés permettant de comprendre le fonctionnement de la société. Les anciens reprennent leur rôle religieux et leurs responsabilités sociales, des tabous apparaissent. La mer est tabou, la forêt est tabou. Sur l'étroite bande de sable non tabou, l'union entre monde "d'en haut" et monde des hommes va se réaliser. Ce bout de terrain sacré, entre terre et mer, devient un microcosme où le groupe puise les forces nécessaires à son nomadisme et à son éclatement. L'espace dans lequel évolue les nomades, d'horizontal devient vertical.

Les tabous de la forêt et de la mer nous montrent à quel point la société moken est contradictoire. Ni terriens, ni véritablement marins, les Moken se sont créés un espace particulier, à cheval sur deux mondes. Les liens qui par ailleurs les attachent aux tortues (terminologie de parenté, métaphore pour le mariage, parenté mythique...) sont symboliques de leur mode de vie. Les Moken, nomades marins : certes oui, mais ils ne vont jamais en haute mer, ils ne pêchent pas si ce n'est un peu au harpon, ils ne possèdent que très peu d'esprits de la mer, et n'ont développé ni cosmologie, ni littérature orale importante sur la mer. Cependant, ils vivent dessus et sont malheureux sur la terre, indispensable pourtant à la collecte de tubercules, à la coupe des arbres... Elle est un lieu redouté, demeure des génies et des peuples sédentaires. Les Moken sont les gens de

"l'entre-deux" et leur mobilité sur une île ne s'exerce que dans un espace somme toute assez restreint, du haut des plages à la fin du platier. C'est dans cette zone que prennent place leurs principales activités: collectes sur estran et sur le haut des plages où ils déterrent des ignames, "le riz des Moken"...

...de l'économie...

Les Chinois, seuls, purent voir un intérêt à la culture nomade, intérêt économique, cela va sans dire. Ils furent les tokès des Moken et le sont encore. Ils allaient à la rencontre des Moken, intermédiaires obligatoires, pour leur échanger du riz contre toutes sortes de choses : coquillages, perles, nids d'hirondelles, holoturines... Ceci n'allait pas contre le principe moken voulant que de la mer provienne la nourriture. En effet, ils plongeaient (et plongent encore) pour obtenir la monnaie d'échange leur permettant d'acquérir le précieux riz. Maintenant, ce ne sont plus les tokès qui suivent les Moken mais l'inverse.

Les tokès épousèrent et épousent des femmes Moken (allant jusqu'à prendre quatre femmes), basant leur emprise sur des liens de parenté. Actuellement et bien que les tokès aient un devoir de protection des nomades, le système économique des Moken, basé sur l'échange, et leur adaptation (à) des nouvelles techniques comme le moteur, les placent dans une situation de dépendance absolue vis-à-vis de celui-ci. Criblés de dettes, toujours en manque d'essence, de pièces de rechange, d'alcool, les Moken sont totalement dépendants du tokè qui, peu à peu, les sédentarisent, les transformant en petits employés, dans les mines d'étain par exemple. Leur mobilité est de plus en plus liée au bon vouloir des tokès. Jusqu'alors, on laissait aux nomades leur liberté de mouvements car la fidélité des Moken à leur commerçant chinois était totale, et ils revenaient toujours chez ce dernier rapporter les produits de leur collecte. Mais la concurrence des nouveaux venus aux techniques plus performantes, l'avitilissement dû à l'alcool sont en train de détruire les fondements de la relation tokès-Moken et clochardisent les nomades dans le monde des sédentaires. Les tokès sont la plus grande concession, un des points de tension maximale de la flexibilité, au monde des sédentaires.

...des échanges matrimoniaux...

Nous verrons que les éléments structurants de la société sont des éléments mythiques, cachés et conservés comme des biens très précieux. Il existe, bien sûr, d'autres règles régissant le fonctionnement des relations entre les individus. Il est difficile de savoir si ces règles se sont greffées après le mythe/histoire pour organiser une nouvelle communauté ou si les germes de cette organisation étaient dans le mythe.

Le nomadisme n'est pas un vagabondage sans but. Chaque flottille possède sa propre aire de nomadisme. Les mouvements entre flottilles et sous-groupes sont fonction de l'exogamie des îles et de l'uxorilocalité. Pour se marier il faut posséder un bateau, instrument de la mobilité et de la production, donc de "confort" du couple. Il faut choisir son conjoint, disent les Moken, *Lapot abit*, "un peu éloigné", cette distance étant aussi bien généalogique que spatiale. La circulation des flottilles des différents sous-groupes et leurs relations sont basées sur la nécessité d'échanger des conjoints. On rend visite aux parents partis vivre dans un autre sous-groupe, aux garçons partis vivre chez leurs femmes... et les jeunes gens en âge de se marier, peuvent se rencontrer. Les règles d'exogamie et d'uxorilocalité sont donc essentielles. Mais ces deux règles sont les plus facilement "bousculables" par les groupes majoritaires.

Les réseaux d'échanges matrimoniaux et l'aire de nomadisme fondent comme neige au soleil, et d'exogames les sous-groupes deviennent endogames. La politique d'assimilation des Birmans fait fuir de nombreux Moken qui se réfugient dans d'autres sous-groupes. Deux sous-groupes du nord ont disparu mettant en péril la mobilité permise par les échanges matrimoniaux. La génération actuelle peut encore suivre une certaine exogamie puisque les conjoints sont pris dans les flottilles de "réfugiés", anciennement donneurs de femmes. Mais dès la génération suivante, le fonctionnement traditionnel des échanges matrimoniaux disparaîtra irrémédiablement. On peut donc, d'ores et déjà, affirmer que dans une génération ou deux, le nomadisme et la mobilité auront disparu, et la flexibilité comme politique de survie cèdera sa place à une intégration totale.

...et du mythe

Le nomadisme de certaines populations est le résultat d'événements historiques, il peut avoir des raisons économiques ou socio-économiques. Pour les Moken, il est la conséquence d'une "faute originelle" qui n'est peut-être que la traduction mythique d'un événement historique. Cette faute et la condamnation qui s'en suivit, dont le récit est jalousement gardé au fond des mémoires des anciens est admise de tous et acceptée par les générations successives. Le récit est l'histoire des Moken, leur spécificité qui les différencient de l'Autre et préserve leur identité. Les Moken ne seraient-ils que de pauvres hères condamnés à la mendicité, au nomadisme par leur manque de force morale et de structuration sociale ? C'est l'image que les différents observateurs ont retenu des nomades et nous ont transmise. Seule la langue pouvait avoir un intérêt quelconque, et le mode de vie, si étranger aux sédentaires, n'avait qu'un aspect folklorique. Jamais un auteur ne s'est demandé quelles étaient les motivations profondes poussant un peuple entier à se déplacer. Non, les Moken n'étaient victimes que de leur pauvreté culturelle et morale, de leur passivité face aux envahisseurs.

Ils ont cependant résisté à toutes les formes de dominations qui, nombreuses, se sont présentées. Ce qui peut paraître "errance" a un mobile, la pauvreté culturelle et matérielle a ses raisons dont la moindre n'est pas de se protéger contre les autres en leur donnant une image de soi inspirant pitié, compassion et donc mise à l'écart. La souplesse de la structure sociale, la faculté de prendre et d'absorber le nécessaire aux peuples dominants pour vivre sans perdre ses racines, la flexibilité, est le résultat du regard que les Moken posent sur leur propre histoire, de l'image qu'ils offrent au monde extérieur. Cette image et cette idée puisent dans le mythe la force suffisante pour assurer la permanence de la société.

II - DU MYTHE COMME REFERENCE ET EXPLICATION

La geste des ancêtres forment le plus souvent la trame des récits dont certains ont encore une influence. Les contes, mythes et épopées que les observateurs n'ont pas su faire éclore (car persuadés de leurs non existence) sont la plus grande richesse des Moken qui ne possèdent ni les splendides costumes des autres peuples, ni les grandes manifestations aux rites spectaculaires. Le plus important de ces récits nous offre le privilège de participer intimement à la vie du nomade, nous permettant de jeter sur le monde l'oeil critique du Moken. Pourquoi les Moken se déplacent-ils (mobilité) sans raison apparente ? Pourquoi refusent-ils toute accumulation de biens ? Pourquoi se considèrent-ils comme pauvres et inférieurs à tout autre (ce qui est à mon sens la flexibilité poussée à son point extrême, les revendications étant pratiquement nulles, la perméabilité aux influences étrangères n'étant pas retenues par des barrages sociaux, culturels...) ?

Histoire et histoire

Autrefois, racontent les anciens, tous les Moken vivaient réunis autour de leur grande reine Sibian. Elle retenait les Moken à terre et refusait pour elle la vie sur les bateaux. Elle était la gardienne des traditions, de l'isolement, et des attaches terrestres de l'ethnie. C'était l'âge d'or des Moken où les invocations de la reine suffisaient à faire vivre le peuple. Un jour, pourtant, une voile se dessina à l'horizon et un Malais débarqua : Gaman. Ce dernier, issu du monde des sédentaires, du monde culturel et "civilisé", fut choqué par la vie très "primitive" des Moken. Il leur donna des vêtements et surtout du riz sans lequel aucune culture n'est digne de ce nom en Asie du Sud-Est. Les Moken entrèrent donc dans le monde civilisé du riz et dans une économie d'échange dont ils sont encore dépendants.

Gaman tomba éperdument amoureux de la reine et bientôt les noces furent célébrées. Gaman passa sa nuit de noce sur le bateau de ses

beaux-parents et, dans la nuit, il se retourna vers sa jeune belle-soeur, Ken, qu'il prit pour femme. Sibian la reine qui ne put accepter cette infidélité chassa les Moken de son territoire les condamnant à l'errance perpétuelle. L'âge d'or était terminé et voilà les Moken livrés à eux-mêmes sur la mer. Leur condition, déclara Sibian, sera la même que celle de l'ancre de leurs bateaux : perpétuellement mouillée et sèche. Pour bien marquer sa condamnation d'une manière définitive et pour en laisser une marque indélébile, Sibian décréta que les bateaux auraient deux échancrures. Ainsi et de nos jours encore, un Moken sur un bateau non échancré, n'est pas un vrai Moken. Symbolisant leur condition, les échancrures, qui deviendront référent identitaire, sont décrites comme étant "la bouche qui mange et l'arrière qui défèque". Le cycle infernal d'ingestion/défection auquel furent condamnés les Moken, les obligea à errer sur la mer pour y trouver leur nourriture quotidienne. Mais la colère de la reine ne s'arrêta pas là et elle condamna, symboliquement, sa jeune soeur à être immergée dans la mer *lamo ken*. Le préfixe *la*, couramment employé dans les contes et récits chantés, tombe en langage quotidien. Nous obtenons *mo ken* soit le nom de l'ethnie actuelle.

Les conséquences

Ainsi le nomadisme des Moken est fondé idéologiquement sur une condamnation qui génère un rejet accepté et vécu comme une faute originelle. Le cycle ingestion/défection est le moteur de leur mobilité. Séparés de leur reine et de ses bienfaits, la pauvreté et le travail seront désormais leur lot. Les Moken ne sont donc pas des marins d'origine, même si on les appelle les "hommes de la mer", en anglais, en malais, en thaï... Ils ont appris les techniques de navigation et de construction qui évoluèrent selon les relations qu'ils entretenirent avec leurs voisins (les bordés de coques de stipes deviennent planches, la voile est devenue moteur...). Mais jamais les échancrures ne disparaîtront si ce n'est avec le dernier Moken. La mer sera donc la source nourricière des Moken ce qui est encore vrai à deux exceptions importantes près : le riz et les tubercules. Mais nous avons vu qu'ils plongeaient pour obtenir la monnaie d'échange nécessaire pour obtenir ce riz et les tubercules sont partie de

ce monde de "l'entre-deux" que les Moken se sont construit. On a parfois tenter de convertir les nomades à la culture du riz mais, bien que ces derniers en reconnaissent les avantages (plus de dépendance envers les commerçants sans scrupule), ils n'ont jamais pu demeurer à terre plus d'une saison. La non-accumulation de biens liée aux paroles de la reine fait des Moken de pauvres gens ne voulant pas changer de condition. Tout ce qui pourrait contribuer à enrichir les nomades, et donc à remettre leur spécificité mythique en cause, est rejeté. Ainsi ils ne sont pas devenus pêcheurs, n'ont emprunté aucune technique (les nasses et les filets par exemple) permettant une quelconque accumulation. Non, les Moken conservent leurs harpons qui leur permettent de se défendre et d'améliorer l'ordinaire. Ils se comparent parfois à des chiens car, comme eux, ils mangent tant qu'ils le peuvent ne laissant, dans la mesure du possible, rien traîner.

Le poids de la faute originelle et la condamnation, enfin, empêchant toutes velléités d'affirmation, de domination, de respect envers soi-même, d'appropriation territoriale, permirent la survie. Les Moken se situent au-dessous de tous les autres peuples et de leurs représentants considérés comme des *alay adah* des "grands hommes", flattant ainsi l'orgueil et la bonne conscience paternaliste des dominants. Tout est accepté par les nomades tant que les deux signes de reconnaissance culturelle ne sont pas touchés, à savoir les échancrures et le nom de l'ethnie. La flexibilité ne peut donc exister que lorsque les influences ne sont pas contraires aux principes structurant la société des nomades.

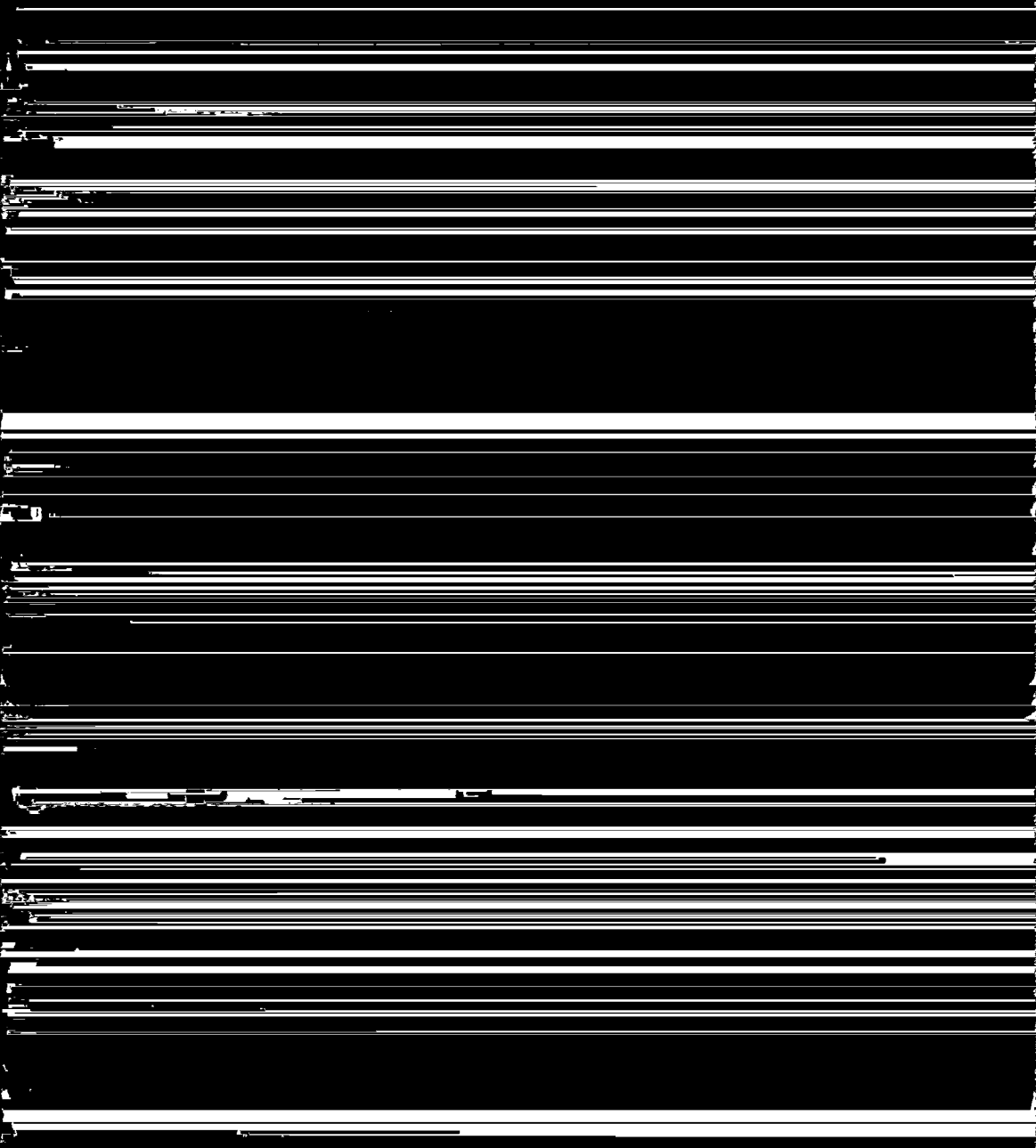
III - LA FLEXIBILITE, OU, QUAND LA REALITE NE HEURTE PAS LE MYTHE.

Dominés et dominants

Ainsi Gaman et Ken en fondant par leur péché les éléments de permanence de la société nomade, en lui donnant ses limites irréductibles ont forgé le destin des Moken. Les condamnations de la reine réactualisées, transmises et acceptées à travers les générations permirent à la société

de survivre. Ces primitifs sans intérêt ne dérangerent pas les fiers Malais

est "élu" représentant des Moken et a des devoirs administratifs. Les tracasseries (papiers, obligation de recevoir les autorités...), les exactions de la police et de l'armée et le fait que, finalement, ni la volonté ni le nombre ne permettaient aux nomades de mettre en péril



l'illusion aux autres peuples d'avoir influencé la société moken. Flattés, les maîtres du moment deviennent tolérants.

Il y a des limites que la société ne peut dépasser. Je prendrai l'exemple de la tortue. Les Malais considèrent les Moken comme des infidèles, mais cependant proches d'eux par les croyances (bomo par exemple, les médiums malais que les Moken ont également), par le mode de vie de marins et par la langue (il y a intercompréhension entre les deux groupes). La cohabitation fonctionne assez bien et les Moken sont prêts à jouer le rôle que les Malais leur donneront. Mais les Moken adorent les tortues auxquelles ils sont liés et dont ils ont besoin pour leurs grands rituels et les Malais n'ont pas le droit d'y toucher. Il y a là, un antagonisme irréductible, et quand les Malais s'approchent, le premier réflexe des Moken est de cacher ce qui rappelle qu'ils sont des inconditionnels de la tortue. Si un Malais musulman voit un Moken se régaler de la délicieuse chair des tortues, son attitude envers le nomade changera. De primitif, parent, éloigné et malchanceux, le Moken devient un infidèle commettant des actes sacrilèges, et, quelle que soit la flexibilité des nomades, il n'y aura plus grand chose à faire pour éviter l'affrontement.

...et de la langue

L'apprentissage de la langue du plus fort est la première flexibilité et la condition *sine qua non* de la survie. Il faut parler la langue des dominants, les comprendre et les flatter. Le moken est une langue d'origine malayo-polynésienne et de nombreuses croyances communes lient les Malais aux Moken. Tous les membres du groupe parlent et comprennent le malais. La tendance fléchit en faveur du thaïlandais qui devient, pour la jeune génération, la deuxième et même parfois la première langue. La langue moken possède donc une certaine perméabilité puisque sur un corpus de 1430 mots moken on trouve 465 mots d'origine malaise, 70 mots d'origine thaïe et 29 d'origine birmane...

Il existe en Thaïlande des petits manuels qui essayent de faire saisir aux instituteurs le problème du bilinguisme comme source de

différence à faire disparaître. Ces manuels sont un effort sans suite pour intégrer les nomades désireux de s'installer en Thaïlande. Quant à la Birmanie qui est confrontée au plus grand nombre de Moken, elle les sédentarise avec une politique de scolarisation dure. Les Moken se trouvent devant un choix dramatique. Pour des raisons politiques, ils se doivent de choisir un camp. La Thaïlande et sa langue leur sont plus proches mais c'est en Birmanie que se trouvent leurs résidences. Le proverbe "pour vivre heureux vivons cachés" ne peut plus s'appliquer face à l'installation

CONCLUSION

La mobilité est la garantie d'une certaine sauvegarde des aspects traditionnels de la société. Elle puise ses raisons et sa force dans le mythe qui conditionne la vie de nomade et lui donne une spécificité. Quand la mobilité devient problématique avec l'arrivée de "colons", avec ce qui paraît être une hémorragie du continent, la flexibilité devient primordiale car elle seule, peut contenir les velléités d'assimilation des dominants en les flattant et en leur faisant jouer un rôle de protecteurs paternalistes. Le proverbe "pour vivre heureux, vivons cachés" est le proverbe de la mobilité qui se transforme avec l'évolution historique des groupes en "pour survivre, soyons flexibles".